

de ces contrées, partout j'ai vu répandre des larmes, mais surtout à Abitibi. Dans ce dernier poste nous voulûmes donner à cet acte religieux toute la solennité possible, les MM. du fort fournirent généreusement ce qui était nécessaire pour la décoration; puis ils vinrent eux mêmes prier au vénérable défunt le tribut de leur amitié qu'il s'était si bien conciliée. Je ne dois pas omettre que ces MM. n'appartiennent pas à la religion catholique. C'est pour la première fois qu'on entendait dans ces lieux le chant si beau du *Requiem* traduit en algonquin, et que la naïveté de cette langue rende encore plus touchant. J'avais amené avec moi les meilleurs chantres du lac des Deux-Montagnes. Ce ne fut pas seulement sur les sauvages que cette imposante cérémonie produisit une vive émotion. Un canadien, qui depuis 13 ans habite dans ce poste, ne cessa de pleurer, et après la messe il vint, tout en larmes, me demander un service pour son père, s'accusant d'ingratitude de ce qu'il l'avait entièrement oublié depuis 12 ans qu'il était mort. Je lui accordai ce qu'il me demandait et il invita à ce service M. et Mme. Frazier, et il communia lui-même. Oh! non la foi du canadien, dans quelque région qu'il se trouve s'est pas éteinte, elle n'est qu'assoupie, il suffit de l'exciter pour la voir briller dans tout son éclat.

J'allais terminer la mission à ce poste, lorsqu'un nouveau trait me fit apprécier les heureux effets des pénitences publiques et connaître toutes les ressources que l'on trouve dans le cœur de nos sauvages. Après une réparation solennelle qu'un jeune homme venait de faire pour un scandale qu'il avait donné l'hiver dernier, il m'attendait à la porte de la chapelle et, se jetant à mes pieds, il s'écria : je te remercie mon père de m'avoir châtié, je suis content, je vois que tu m'aimes. Je n'étais pas content depuis que j'avais fait le mal, il me semblait toujours que le mauvais esprit voulait m'entraîner là où l'on brûle toujours? et en disant ces mots il pleurait de joie. Il partit aussitôt après, avec six de ses camarades, pour un poste où je devais me rendre le même soir. Nous les croyons déjà bien loin lorsque nous les atteignîmes à quelque distance du fort, où ils nous avaient attendus. Surpris je leur demandai le motif de leur retard, alors le jeune homme, que j'avais puni le matin me répondit : «il nous eût été bien dur de partir, mon père, sachant que tu allais nous suivre; attendons notre père et je dit à mes camarades. Nous serons bien contents si tu veux nous permettre de camper avec toi.—Mais vous êtes engagés repliquai-je. Je ne puis vous retenir, le bourgeois n'est pas content. Sois tranquille me dirent-ils tous, nous nagerons vite et nous serons plutôt arrivés que si nous étions seuls? eh bien mes enfants, leur dis-je, campons ensemble. Et toi m'adressant au converti, tu entreras dans mon canot pour le faire avancer avec plus de vitesse et les voilà tous au comble de leur joie. En trois jours et demi nous arrivâmes au poste, quoique le trajet soit ordinairement de 5 à 6 journées. Souvent durant le voyage ce pauvre jeune homme me disait avec effusion de cœur : que tu m'as fait de bien mon père, que je suis content d'être avec toi! etc... ils voulurent encore tous se confesser. Avant de me quitter ils vinrent me trouver et se jetant à genoux en présence de plus de 50 personnes, ils me prièrent de le bénir une dernière fois.

Un grand sujet de joie m'attendait encore avant la fin de ma mission. Je ne puis me dispenser de vous en faire part, Monseigneur et mon père, quoique cette relation soit déjà bien longue. N'ayant pas trouvé tous mes sauvages réunis au fort William je n'avais pas pu leur donner les exercices de la mission. Je passai outre leur promettant cependant d'y suppléer à mon retour. Aussitôt le chef de cette petite peuplade se mit à abattre des arbres sur sa terre à 10 lieues au dessus du fort et, aidé seulement de son fils âgé de 18 ans et d'un jeune orphelin qu'il a adopté, il entreprit de bâtir une petite chapelle de 32 sur 22. Son ardeur s'est communiquée à deux jeunes protestants écossais qui depuis deux ans habitent tout proche, ils lui ont apporté les clous, les planches et lui ont préparé six mille bardeaux. Cet excellent sauvage voyant sa chapelle couverte, fut trouver les autres et leur dit : mes camarades je ne vous ai pas prié de m'aider à bâtir la sainte cabane de la prière, parce que je savais que vous étiez occupés à chercher votre nourriture, mais à présent je vais vous dire une chose, écoutez. Nous avons tous promis au Grand-Esprit de ne plus boire, cependant quelques uns d'entre vous manqueront à leur promesse s'ils ne s'éloignent des occasions. Vous demeurerez trop proche des lieux où l'on verse à boire, venez à ma terre, notre père, la robe noire, va bientôt venir et il nous instruira dans la sainte cabane que je viens de bâtir. Je fus, on ne peut plus agréablement surpris, lorsque, arrivé sur cette pointe, je vis une chapelle autour de laquelle 18 familles avaient dressé leurs cabanes et m'attendaient avec impatience. Je commençai immédiatement la mission et comme mes provisions étaient presque épuisées je leur annonçai que je ne séjournerais que trois ou quatre jours parmi eux. Je vis aussitôt le mécontentement se manifester sur la figure de plusieurs. Aussi en sortant de la chapelle le chef *Tekwanens* vint à ma rencontre et me dit : mon père tu nous a tous jetés dans la tristesse. Je partirai dans trois jours as-tu dit, mais qu'allons-nous devenir il y a si longtemps que nous t'attendons et nous ne pourrons pas tous purifier nos âmes. Attendri de la ferveur de ce bon peuple je répondis au chef que je ne partirais pas que je ne les eusse tous confessés. Dès qu'il eut fait part de ma réponse aux autres la joie reparut dans le campement. Mais, ajouta le chef, vous voulez que notre père reste au milieu de nous, il n'a point de farine, vous en avez apporté du fort vous autres il faut lui en donner. Il avait à peine achevé de parler que déjà chacun courait à son petit sac et on me remplit une poche que le chef m'apporta en disant : tiens mon père, voilà pour te nourrir ton fils que tu nous instruiras. Des dons de cette nature sont d'un prix inestimable aux yeux

de ceux qui connaissent l'extrême pauvreté de ces sauvages. Je passai 8 jours au milieu d'eux. Ce fut 8 jours de délices pour moi. Ces âmes étant aussi bien préparées, avant de les quitter j'érigai une croix, de 30 pieds de haut, à quelque distance de la chapelle, là aussi *Regnum à ligno Deus*.

Leur dévotion envers l'Auguste Vierge de Dieu est aussi admirable qu'elle est bien entendue, ils ne la nomment pas autre ment que leur bonne mère, une fois baptisés, ils portent constamment le chapelet et la médaille miraculeuse suspendus au cou, et se croiraient coupables, s'ils négligeaient de porter ces insignes de *Maria*. On en a vu faire quatre journées de marche pour retrouver un chapelet perdu. Ils aiment à prendre le nom de *Maria*, à leur baptême. Ils chantent jour et nuit des cantiques à *Maria*. Oh! mon père, quel espoir ne dois pas avoir le missionnaire; *Maria* Immaculée est établie patronne de ces lieux!

Veuille agréer, Monseigneur et mon père, le récit que j'ai pris la liberté de vous faire de mes missions chez les sauvages. Il est naïf comme les personnes qui en sont l'objet. J'aurais encore beaucoup de traits semblables à vous citer, mais j'ai été déjà trop long. Ce que j'ai eu l'honneur de vous raconter vous dit assez combien le missionnaire *s'abandonne de joie au milieu de ses fatigues*. Il n'a qu'une peine, et cette peine lui navre le cœur, c'est de penser qu'il quitte pour un tems bien long des chers néophytes qu'il vient d'apporter à J. C. Combien de fois n'ai-je pas vu d'abandonner larmes couler de leurs yeux au moment où, agenouillés autour de moi sur le point de les quitter, ils me priaient de les bénir une dernière fois. Eh! quel cœur aurait pu sans émotion entendre ces touchantes paroles : tu va nous quitter, mon père. Nous trouverons bien long le tems de ton absence. Nous étions méchants, tu nous a rendus bons en nous faisant connaître la prière du Grand-Esprit. Nous porterons bien souvent notre pensée vers le lieu où tu habiteras, tu saluras les gaéliens de la prière, tu leur diras que nous les remercions ainsi que tous les prians de ce qu'ils font pour nous.

Tu leur diras que nous prions aussi pour eux; adieu. Oh! Puisse les chrétiens d'outre mer entendre ces paroles; qu'ils vibrent encore dans le cœur du missionnaire. Puissent surtout les élèves de sanctuaire se hâter de venir pour recueillir cette moisson déjà blanchie!

Et vous Monseigneur et mon père, daignez vous souvenir quelques fois de cette mission dans vos saintes prières et bénir celui qui a l'honneur d'être avec le plus profond respect.

Votre fils affectionné en Jésus et Marie.

J. P. LAVERGÈRE O. M. I.

Erratum.—Numéro précédent, dans la même relation Col. 1. page 578 ligne 55 *six quatre sœurs* li-*ez* : les quatre sœurs.

ACTION DU CLERGE CATHOLIQUE DANS LES GRANDES CALAMITÉS.

« Jamais, dit M. Nettement, répondait aux calomnies par lesquelles les romanciers cherchent à dénigrer le clergé, jamais, on peut le dire, l'intervention du christianisme n'eût plus d'à-propos et de puissance que dans les grandes calamités. Quand toutes les têtes s'abaissent, quand tous les esprits sont vaincus par la force du mal, quand l'espoirance, cette dernière consolation des affligés, a cessé de mêler quelques uns de ces rayons aux nuages qui assombrissent l'horizon, alors l'œuvre du christianisme commence là où l'œuvre de l'humanité s'est arrêtée, et sa main secourable vient soutenir les nations tremblantes, pendant qu'elles traversent les mauvais jours de leur pèlerinage. M. de Châteaubriand l'a dit dans le *Genie du Christianisme* : « Inventez telle douleur que vous voudrez, et soyez sûr que la religion chrétienne y a pensé avant vous pour placer le remède à côté. »

« C'est que la religion se souvient de son origine. Venez au milieu des plus épouvantables désastres qui aient peut-être affligé le globe que nous habitons, ses premiers regards virent l'Empire Romain s'ébranler et sur des mœurs corrompues et des croyances détruites, comme un édifice encore innommé sous lequel des supports vermoulus viennent à manquer. Ce fut elle qui soutint le genre humain pendant cette époque de confusion, de bouleversement et d'ignorance, qui s'éroula entre la mort de l'ancien monde et la naissance du nouveau; ce fut elle qui, au tems des invasions du Nord, se plaça entre la civilisation et la barbarie, qui se ruait instinctivement l'une sur l'autre; et sa bienveillante intervention put seule adoucir le choc. Pour ceux qui savent remonter à l'origine, afin de juger les choses de haut, le christianisme est le triomphe de la nature intellectuelle sur la nature matérielle, la prépondérance de l'homme moral sur l'homme physique; et c'est cela même qui le rend un si bon consolateur de toutes les afflictions, le médecin de toutes les maladies et le soutien de toutes les misères. Parcourez l'histoire, partout vous le rencontrerez remplissant cette belle mission, qui consiste à relever la nature humaine du sein de ses ruines.

« Alarie, maître de la ville éternelle avec ses hordes belliqueuses.—« Je sens quelque chose en moi qui me pousse à brûler Rome, » s'écrie le barbare. Qui sera tomber la torche de sa main incendiaire et sauvera Rome vaincue? ce sera le triomphe de la religion. Les mains pacifiques d'un Evêque s'interposeront entre la civilisation renversée et la barbarie menaçante qui lève déjà le pied pour écraser sa victime, et le christianisme, élevant la force morale à sa plus haute expression, lui fera remporter sur la force matérielle sa plus belle victoire.

Voyez encore Attila qui, entraînant un monde armé à sa suite, change le royaume en solitude, et marquant sa route comme un incendie par un long